

La tortue

OLIVIER BEETSCHEN

à la mémoire de Robin Adler,
emporté par une avalanche
le 21 déc. 2008

Les bourrasques submergeaient ma voiture. Même poussés à fond, les essuie-glaces n'arrivaient pas à chasser les paquets d'eau qui s'écrasaient sur mon pare-brise. Dehors les immeubles tanguaient, les trottoirs ondoyaient, les arbres agitaient leurs feuillages comme s'ils se balançaient dans une profondeur sous-marine.

A l'abri dans mon véhicule, j'aurais dû ressentir le bien-être du fœtus. Or ma souffrance au contraire se creusait. Plus je m'approchais de mon domicile, plus la douleur cisailait mon cœur, inoculait son poison dans mes veines, crispait mes mains sur le volant. J'arrivai épuisée à la maison.

– Reviens chez nous! Débrouille-toi comme tu veux, mais reviens chez nous!

J'avais hurlé ces mots en martelant le volant de coups de poing.

Quand j'eus retrouvé mes esprits, je pénétrais dans notre maison.

L'orage avait cessé.

De l'eau glougloutait le long des chéneaux. Notre demeure avait un cachet campagnard, à l'image du centre historique de la bourgade. Ici on avait l'impression de vivre dans un village, avec son école en pierres de taille, son auberge, des jardins ceints de murs tapissés de mousse. Sans le bourdonnement de la circulation, on n'eût pu deviner qu'à deux pas, de l'autre côté de la route, s'étendait une cité où les immeubles de vingt étages quadrillaient l'espace.

Je déposai le cabas de provisions sur la table de la cuisine, m'apprêtai à vider ma serviette sur mon bureau, quand la voix de mon fils aîné me parvint depuis le premier étage:

– Tu sais quoi? La tortue est revenue!

Elle avait disparu depuis près de neuf mois, et nous n'espérions plus la revoir. Un voisin l'avait retrouvée qui cheminait dans son potager.

– Tu ne vas pas lui dire bonjour? Je l'ai remise dans son enclos.

La nouvelle me plongea dans le désarroi. J'avais supplié mon cadet de rentrer à la maison, et c'était la tortue qui revenait. Je ressentais son retour comme une giflette. J'avais été trahie. Sous l'intonation candide de mon aîné, j'entendais les railleries des sorcières qui m'avaient enlevé mon fils. Je ne comprenais pas leur acharnement à me faire souffrir.

On était à la fin du printemps. Je posai quelques feuilles de salade dans l'enclos, oubliant ma résolution de ne pas accorder un regard à la tortue.

Lors de son acquisition, nous l'avions baptisée Caroline. Plus tard, on nous avait expliqué que le plancher un peu courbe de sa carapace indiquait un mâle. On opta pour Karolin. Ce nom lui allait bien. Cela faisait penser aux Carolingiens, au Moyen-Âge, aux temps anciens.

Il avait déjà repris sa manie de longer consciencieusement les limites de son domaine. Au début de l'hiver, selon un rituel bien établi, il s'enfouirait sous la terre pour n'en ressortir qu'au printemps suivant.

*

Deux ans plus tard, le cycle de l'hibernation connut un accroc.

Le train-train quotidien avait un peu anesthésié la douleur qui rongait mes nerfs. La saison allait vers le beau temps. Certains soirs, nous prenions notre repas en famille sur la terrasse. Parfois la conversation tournait autour de Karolin. Quand allait-il sortir du sol? Les suppositions allaient bon train.

Mais les arbres éparpillaient déjà leurs pétales, que l'animal n'était toujours pas réapparu. Nous attendîmes en vain qu'il sorte de son trou. L'hiver avait été rude. On supposa que sa cache n'avait pas été assez profonde, et qu'il était mort de froid.

Sa seconde disparition eut un effet désastreux sur mon moral. Toutes les stratégies que j'avais déployées pour juguler mon chagrin s'écroulèrent. La destinée de Karolin me rappelait trop la mort de mon cadet pris dans les mâchoires de l'hiver. Les cauchemars recommencèrent. Il me téléphonait depuis les catacombes de la montagne. Sans doute voulait-il m'indiquer l'endroit où il fallait creuser? J'entendais la sonnerie, mais je n'arrivais pas à mettre la main sur mon natel. Sa voix perçait les parois d'une crevasse. Lorsque je tournais la tête, la plainte se transformait en bruit aigre. Le vent sifflait sur les ébréchures du glacier.

Souvent, au milieu de la nuit, je me réveillais en sursaut, transi de peur, le cœur bondissant entre les côtes.

Le lendemain, j'essayais de trouver un peu de réconfort dans l'affection que me témoignaient mes élèves. Mais au fil des insomnies, mes forces déclinaient. Par épuisement physique, je pris l'habitude de me rendre à l'école en voiture.

Mon auto ne correspondait pas à l'image que l'on se fait d'une maîtresse enfantine. Encore moins d'une enseignante engagée. Mes convictions m'avaient poussée à rejoindre une école expérimentale installée au milieu des barres d'immeubles.

Mon mari m'avait offert une Range Rover après la naissance de notre fils cadet. J'aimais sa couleur bleu marine, ses formes carrées, ses roues massives. L'odeur que dégageait l'intérieur cuir me donnait l'impression d'être chez moi, dans mon salon. Cet alliage de luxe et de robustesse me rassurait.

Un après-midi que je revenais de l'école, je me surpris à détecter, sous le parfum de l'habitacle, une odeur familière. Une senteur veloutée, qui évoquait l'intimité, un parfum de cheveux fraîchement lavés, de peau saupoudrée de talc. L'odeur d'un enfant qu'on sort du bain. Je fondis en larmes:

– Au moins, fais-moi signe. Manifeste-toi. Arrange-toi comme tu veux, mais sois présent. Ce vide est insupportable.

Comme toujours à cette heure, ma voiture avançait au pas dans les bouchons. Lorsque j'arrivai enfin à la maison, mon aîné m'accueillit avec une exclamation enjouée:

– Le jardinier a retrouvé Karolin! Il se baladait autour du pommier!

D'abord, j'eus la même réaction que la première fois. Karolin, la belle affaire... Puis le monde vacilla, je me raccrochai de justesse à la poignée de l'entrée. La tortue... C'était le signe!

La coïncidence ne pouvait pas être le fruit du hasard. La première fois, on pouvait encore attribuer le phénomène à un concours de circonstances. Mais pas la seconde fois. Je devais le reconnaître. Mon fils avait répondu à mon appel.

Je résolus de me rapprocher de l'émissaire. Chaque fois que je lui apportais sa nourriture, je l'observais, je suivais ses déambulations dans l'enclos, parfois même je lui parlais. Je finis par me familiariser avec ses habitudes, à guetter d'éventuels changements d'humeur, à déchiffrer ses comportements.

Je compris bientôt la raison de ses patrouilles le long du treillis. Souvent je trouvais Karolin appuyé à la barrière, dressé sur ses pattes de derrière. Il cherchait une issue. Il voulait aller au-delà de son enclos. J'appris que les tortues aimaient parcourir de longues distances. Nous lui construisîmes un parc aux bonnes dimensions.

Je vécus plusieurs mois ainsi à louvoyer entre deux mondes. Celui du rêve, celui du réel.

Une chose néanmoins gâchait le temps que je passais à m'occuper de Karolin. Régulièrement, je le découvrais agrippé au treillis, appuyant de tout son poids sur la clôture. Il voulait s'enfuir. Dépassez les limites de son territoire. Conquérir sa liberté.

Dépassez les limites de son territoire. C'est ce que mon fils avait toujours voulu. Se libérer des contingences, dédaigner les contraintes, se moquer des barrières. Depuis le début, mon fils avait joué avec les limites. Il voulait atteindre la plénitude de l'existence, disait-il.

Et qui aurait pu le retenir?

D'ailleurs, de quel droit retenions-nous Karolin prisonnier? Mon premier mouvement fut de le faire passer par-dessus l'enclos. Puis une objection retint mon geste. Qu'advierait-il de lui, s'il s'aventurait sur la chaussée? Le libérer risquait de l'envoyer sous les roues d'une voiture.

Ces réflexions m'amènèrent à m'interroger sur ses premières fugues. Comment avait-il fait? Si les tortues ont l'habitude de creuser un terrier pour l'hiver, elles sont incapables de creuser de véritables tunnels. Comment avait-il franchi l'obstacle?

Je cherchai en vain. Restait l'hypothèse d'une intervention extérieure. Quelqu'un avait pu le prendre en pitié et lui donner un coup de main. Quelqu'un d'observateur et d'innocent. Peu enclin à tenir compte du cadastre. Peu sensible à la notion de propriété. Un enfant.

*

Mes ennuis ont commencé lorsque je me suis mis à le chercher.

Aujourd'hui, j'ai reçu une lettre recommandée. Je ne serai plus titulaire l'année prochaine. Tant mieux.

L'école primaire du vieux quartier s'élève à une centaine de mètres de notre maison. J'aime assister au tohu-bohu qui règne dans la cour pendant les récréations. Des groupes se forment, se disputent, se raccommode. Les jeux sont les mêmes dans tous les établissements. On joue à cache-cache, à la marelle, à la courate.

Parfois un élève se tient à l'écart. Un garçon traverse la récréation à cheval sur ses rêves. Une fillette se penche sur un insecte et le prend dans sa paume. Qui est venu libérer la tortue? Lui? Elle?

Je peux rester des heures à me perdre en conjectures.

Puis je retourne chez nous. Karolin m'attend. Il aura peut-être un message pour moi.

biblio

L'Oracle des loups

Ed. L'Age d'Homme, 2019.

La Dame Rousse

Ed. L'Age d'Homme, 2016.

Après la comète

Poésie. Ed. Empreintes, 2007.

Le Sceau des Pierres

Poésie. Ed. Empreintes, 1996.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/articles/inedit

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de l'Association [ch]litterature.ch] et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



ALAIN WICHT

bio

Né à Lausanne en 1950, Olivier Beetschen a étudié la littérature française et allemande à l'université de Fribourg. Il a séjourné à Berlin et à Paris, où il a publié ses premiers textes, notamment dans la revue *Digraphe*, avant de s'établir à Genève où il a enseigné la littérature au collège de Saussure.

Il a collaboré à plusieurs revues suisses et françaises (*La Nouvelle Revue Française*, *Sud*, *Repères*, *Ecriture*, *vwa*). Également poète, il a dirigé *La Revue de Belles-Lettres* de 1989 à 2009. En 1996, son recueil de poèmes *Le Sceau des Pierres* rend compte de ses vingt années de pérégrination dans le monde entier. Son deuxième recueil, *Après la comète*, reçoit le Prix Edouard Rod 2010. Publié en 1995, son premier roman, *A la nuit*, est un récit des origines inspiré par les mythologies celtiques et scandinaves. Cette influence des légendes imprègne toute son œuvre, comme en témoignent ses deux derniers romans. APD